

Le français en contexte plurilingue, le cas du Cameroun: appropriation, glottopolitique et perspectives didactiques

FRANCOFONÍA
17 (2008)
303-323

LADISLAS NZESSÉ

DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS, FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
UNIVERSITÉ DE DSCHANG
B.P. 49 DSCHANG — CAMEROUN

TÉL. +237 75 35 55 24

<nzesseladisl@ yahoo.fr>

RÉSUMÉ Cet article porte sur le français au Cameroun contemporain en prenant l'exemple des pratiques linguistiques, de la glottopolitique et de la didactique de cette langue. En effet, nous sortons de la réserve généralement observée par les linguistes pour dénoncer l'imposition d'une norme aseptisée et par trop restrictive. De plus, nous nous demandons si le français au Cameroun en contexte scolaire peut prétendre gagner le pari du purisme sans tenir compte de "changements linguistiques inévitables" lorsqu'il y a appropriation d'une langue en territoire alloglotte.

MOTS-CLÉS Langue française. Glottopolitique. Français standard. Malthusianisme linguistique. Conservatisme linguistique. Diglossie.

**"El francés en contexto plurilingüe, el caso de Camerún:
apropiación, glotopolítica y perspectivas didácticas"**

RESUMEN Este artículo trata del francés en el Camerún de hoy apoyándose en las prácticas lingüísticas, la glotopolítica y la didáctica de dicha lengua. En efecto, salimos de la reserva que por lo general observan los lingüistas, para denunciar la imposición de una norma aséptica y demasiado restrictiva. Además, nos preguntamos si el francés en Camerún en el contexto escolar puede tener la pretensión de ganar la apuesta del purismo sin tener en cuenta unos "cambios lingüísticos ineludibles" cuando hay apropiación de una lengua por hablantes en territorio ajeno.

PALABRAS CLAVE Lengua francesa. Glotopolítica, Francés estándar. Maltusianismo lingüístico. Conservadurismo lingüístico. Diglosia.

**"French in a multilingual context, the case of Cameroon:
appropriation, glottopoly and didactic prospects"**

ABSTRACT This paper focuses on the use of French in modern-day Cameroon and deals with language practices and glottopoly as well as the teaching of this language. We intend to shift away from the common practice of linguists who tend to denounce the imposition of a rather restrictive norm. We shall further question if the French language in the Cameroonian school context can meet the challenge of purism without taking into account the "unavoidable linguistic changes", where there is an appropriation of a language in a multilingual setting.

KEYWORDS French language. Glottopoly. Standard French. Linguistic Malthusianism. Linguistic conservatism. Diglossia.

INTRODUCTION

La langue est un instrument de communication intersubjective et de nomination du réel. Pris dans le spatio-temporel, le lieu d'espace et le lieu de temps dans lesquels il se voit exister et penser, l'homme se conçoit en même temps dans la nécessité de parler, de nommer son environnement. Il est ce Moi en situation de force saisissante devant l'univers à saisir. Le langage, dès lors, se construit dans la relation de l'homme à cet univers. Et c'est son désir de maîtriser cet univers, de le domestiquer en le nommant exhaustivement qui fait que l'histoire de la langue soit celle de l'affinement progressif d'un instrument condamné à l'enrichissement diachronique afin d'être de plus en plus transparent à la pensée et au réel. En outre, aucun groupe linguistique ne reste durablement à l'abri des contacts avec d'autres groupes, ce qui donne lieu à des interférences linguistiques, à des emprunts d'importance diverse, des créations néologiques, des pliures provocatrices de la langue, à des rapports complexes et dynamiques de hiérarchisation et de complémentarité, mais aussi à des conflits "linguicides".

En fait, la difficulté commence quand la politique de la langue (glottopolitique) vise à imposer un code unique au mépris de la connaissance de la réalité des pratiques langagières. Il faut avouer que le français standard, par exemple, comme forme préférentielle, optionnelle ou imposée ne saurait être le même dans un contexte où il est pratiqué concurremment à une langue régionale ou minoritaire comme dans plusieurs régions de France, ou encore à des langues ethniques négro-africaines.

En admettant donc qu'aucune situation linguistique n'est ni réellement homogène, ni réellement stable, qu'un état de langue présente un ensemble de réalisations diverses dont certaines sont formellement et fonctionnellement identifiables; en reconnaissant que les langues sont en contact, mais aussi et très souvent aux prises les unes avec les autres; en prenant acte de la préoccupation glottopolitique au

Cameroun qui tend à prescrire un code unique, il y a tout lieu de se demander si la survie de la langue française au Cameroun, langue de l'administration et de l'école, est dans ce conservatisme sourcilieux ou dans son inévitable variation en milieu plurilingue.

1 PROTECTIONNISME LINGUISTIQUE ET PROBLÈMES GLOTTOPOLITIQUES

Si la langue est avant tout un instrument de communication, peut-elle prétendre gagner le pari du purisme? Si on s'arrête sur le cas du français au Cameroun, on s'aperçoit que cette interrogation n'est pas un souci banal puisque le discours officiel ne cesse de dénoncer les écarts dans les milieux pédagogiques. Depuis le XVI^e siècle, lorsque paraît *Défense et illustration de la langue française* (1543) de Joachim du Bellay, nombre d'ouvrages ont porté sur une forme de français pur et idéal. On a cru et on a voulu faire croire qu'il existait un seul véritable français tel que pratiqué à la Cour de Versailles, expression en quelque sorte d'un droit divin, et auquel tous les sujets parlant français devaient se conformer.

Au Cameroun, des chercheurs comme Mendo Zé se préoccupent actuellement de sa qualité en dénonçant les écarts et les oblitérations:

La prolifération des mauvais modèles de français, dit-il, et la diffusion des tours de la langue familière et argotique, soit pour des raisons de facilité, soit par ignorance des règles essentielles et des structures immanentes de la langue française, soit du fait de l'éveil d'une conscience linguistique nationale selon laquelle, faute d'avoir une langue locale unanimement acceptée, les locuteurs s'acharnent sur le français, lui donnent une couleur désagréable et causent du tort à l'éloquence. (1990: 75)

Ce "malthusianisme linguistique" est apparemment fondé: la langue française ne se caractérise-t-elle pas, comme dit Pierre Guiraud, par une "sorte d'hypertrophie de la conscience grammaticale" (1965: 56)? La normalisation de la langue de manière générale, en effet, est légitime et universelle: "Elle remplit une fonction politique dans la mesure où elle concourt à l'intégration des divergences nationales et sociales; elle

répond d'autre part à ce souci de logique de précision et de clarté qui est un des traits les plus positifs de notre culture" (id.: 60).

Gervais Mendo Zé constate qu'elle est devenue:

Une langue camerounaise à part entière. [Elle] fait partie des acquis culturels du pays; [elle] se prête à l'expression d'une identité culturelle nationale authentique; [elle] permet au Cameroun de s'insérer dans l'espace de la Francophonie et renforcer les liens de solidarité avec les autres pays entièrement ou partiellement de langue française.

(1990: 17)

Sous ce rapport, il pense tout naturellement qu'une fonction aussi importante du français mérite qu'on lui accorde quelque soin. Semblablement, on comprend que le centralisme linguistique de l'État camerounais impose, par l'entremise de ses discours officiels, de son administration, de ses écoles et universités, une norme standard, aseptisée et par trop restrictive. Par ailleurs, on sait que toute langue est naturellement porteuse de sa culture originelle et qu'on ne peut s'approprier une langue sans sa culture, cet ensemble de connaissances et croyances, cette totalité qui concentre art et morale, droit et coutumes, ou toutes autres habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société.

Et justement, il s'en trouve des Africains en général, et des Camerounais en particulier, dans la pratique linguistique quotidienne, pour accuser: "le sentiment d'appartenir à une autre culture que la langue française ne peut ni concevoir, ni exprimer. Ce sont autant de raisons susceptibles d'amener les uns et les autres à accepter l'idée salutaire qui fait du français enseigné en Afrique noire une langue étrangère" (Makouta-Mboukou, 1973: 81). C'est pourquoi, pour qu'il ne se développe pas un conflit interculturel, cette confrontation entre la culture française et la culture africaine ou camerounaise, la France coloniale a eu tendance à imposer le français en lieu et place des langues locales, non standardisées et subséquemment la culture dont elles sont porteuses: "Psychologiquement, il y a là quelque chose de vrai, explique Makouta-Mboukou, car, quand les gens n'ont pas appris d'autres langues que le français, même s'ils parlent mal, par rapport à la langue maternelle qu'ils ne parlent qu'empiriquement, ils finissent par la considérer un peu comme leur propre langue" (id.: 30).

Et c'est cette langue française considérée par certains Africains un peu comme leur propre langue qui devient par le fait même un instrument politique dans les États africains; instrument de cohésion sociale, d'unité nationale, donc de paix: "sans l'existence de cette langue, affirme encore Makouta Mboukou, chaque tribu n'eût-elle pas été tentée d'imposer la sienne? Le résultat eût été une rivalité sanglante, nous en sommes persuadés" (id.: 84). Depuis longtemps, cette idée prospère au Cameroun où des efforts de création des conditions intellectuelles, de réalisation des politiques linguistiques nationales (glottopolitique) rencontrent constamment et significativement paresse et indifférence des volontés politiques. Après les "États généraux de l'Éducation" (22-27 mai 1995) en effet, les recommandations des experts sont restées lettres mortes. D'après eux, comme "sur le plan collectif et communautaire, l'école [camerounaise] doit assurer la formation des citoyens respectueux du bien commun, instruits, enracinés dans leur culture et ouverts au monde extérieur" (1995: 5); il leur a semblé que l'un des "principes de base de la nouvelle politique éducative" doive être "l'apprentissage des langues et des cultures nationales dans les systèmes éducatifs comme facteur d'intégration nationale" (id.: 6). Mais le Cameroun concentre au moins 248 unités-langues; bien qu'elles soient des richesses, qu'elles contribuent à l'expression du patrimoine culturel national, on observe l'indifférence des suprastructures politiques devant l'impératif de planification linguistique nationale ou, plus précisément, d'aménagement interne des langues, décidé au sommet des chefs d'États et de gouvernements francophones, tenu à Dakar en mai 1989, certainement inspiré par les travaux du Haut Conseil de la Francophonie de février de la même année et portant sur la coexistence des langues dans l'espace francophone. Ce qu'affirmait Mendo Zé en 1990 est encore vrai aujourd'hui:

Le Cameroun n'a pas encore décidé de l'inscription dans le système d'examen des langues nationales. Les textes officiels n'autorisent pas non plus l'emploi pédagogique des formes camerounaises du français dans le système éducatif. Le français qui est admis dans le discours officiel et le système éducatif est et doit être un français correct.

(1990: 17)

On l'aura compris, le souci ici, c'est la volonté de voir appliquer les règles utiles à tous pour s'exprimer et se comprendre, mais aussi de protéger le capital linguistique contre les libertés créatrices et les dégradations mutilantes et appauvrissantes afin de sécuriser la communication. Là pourrait être la voie de survie de toute langue en tant que corps de règles, de normes stabilisées. Mais en tant qu'instrument de communication, l'avenir de la langue n'est-il pas surtout à la régulation et à la stabilisation des changements linguistiques inévitables?

2 VARIATIONS LINGUISTIQUES ET ASPECTS DIDACTIQUES

Normalement, pour que le français, langue d'origine étrangère, devienne fonctionnellement la langue du Camerounais dans la praxis quotidienne, il faut bien qu'il se l'approprie, qu'il l'adapte à sa culture, à l'environnement qu'il côtoie, c'est-à-dire qu'il finisse par se donner une variété "vernaculaire", sorte d'interlangue grâce à laquelle il peut communiquer avec les autres, se reconnaître et se particulariser. Les nombreux travaux actuels en pays francophones sur les particularités lexicales, les localismes, témoignent à suffisance que la vitalité de la langue française est dans sa "plasticité salubre". En effet, à partir de la typologie de Bickerton (1975), on relève dans les actes d'appropriation quotidiens du français au Cameroun trois niveaux: acrolectal, mésolectal ou basilectal.

2.1 L'ACROLECTAL

Le niveau acrolectal est respectueux des normes académiques. C'est le français de l'Élite. Celle-ci est d'ailleurs capable d'alterner les niveaux acrolectal et mésolectal en fonction des situations interactionnelles. Mais ce qui nous intéresse surtout, c'est le niveau acrolectal marqué par cette propension à des procédés savant ou à des jeux d'esprit dans les créations terminologiques. L'acrolectal colore puissamment les discours d'intellectuels ou d'universitaires au Cameroun. Les journaux des années 1990 ont pleinement donné la mesure de cette forme de créativité. Cette période est celle de l'apprentissage démocratique, c'est donc une période

polémique; et le lexique traduit bien l'esprit d'affrontement de la période:

- *Ethnocratie*: allusion à un régime politique qui accorde des privilèges à une seule ethnie;
- *Républiquette*: péjoratif;
- *Présidaillon*: Président, péjoratif;
- *Ministrion*: Ministre, péjoratif;
- *Fochivément*: (être foché: persécuté) de Fochivé, nom d'un commissaire de police camerounais décédé qui a longtemps exercé dans la répression politique;
- *Baleinier*: qui donne la chasse aux prévaricateurs appelés "baleine";
- *Popaulien*: de Paul, prénom du chef d'État camerounais.

À l'époque, les médias officiels, en particulier la radio et la télévision étaient accusés de parti pris; d'où l'hypertrophie de termes de dénigrement:

- *La brigade des démentis*: C.R.T.V-Cameroon Radio and Television (*Challenge Hebdo*, Hors série, n° 001, 1991: 4);
- *Caisse de résonance de la tricherie*: C.R.T.V (*Challenge Hebdo*, n° 237, 1991: 3);
- *Le violeur des consciences, le ronfleur, le chantre*: C.R.T.V) (*Challenge Hebdo*, n° 0038, 1991: 2);
- *Grand Machin National d'information: Cameroun tribune*, Quotidien national d'information, (*Le Messenger*, n° 224, 1991: 5);
- *Démocratie-épreuve*: démocratie qui protège l'intérêt égoïste des gouvernants et non l'intérêt national (*Challenge Hebdo*, n° 0038, 1991: 3);
- *Tribu du ventre*: 1. Ensemble d'individus appartenant à cette caste dominante qui utilise les moyens exorbitants de la puissance publique pour terroriser le bas-peuple. 2. Ensemble d'individus, toutes tribus confondues, dont la préoccupation principale et même unique est de manger, sans réellement travailler: "Cette tribu du ventre représente un handicap sérieux pour la bonne marche des affaires du pays" (*Challenge Hebdo*, n° 0037, 1991: 6);

- *Ventrocrairie*: régime politique où la souveraineté est exercée par une minorité animée par des intérêts égoïstes: “cher ami votre ventrocrairie résiste aux assauts de l’opposition” (*Le Messenger*, n° 230, 1991: 2);
- *Démocratie du ventre*: synonyme de “ventrocrairie”;
- *Gâteau national*: richesses du pays. “Lorsqu’on voit la répartition du gâteau national dans notre pays...” (*Challenge Hebdo*, n° 0038, 1991: 4);
- *Pouvoiriste*: individu qui aime beaucoup le pouvoir et l’exerce en utilisant les méthodes fortes, la délation, etc.;
- *Ministrion*: (de ministre, valeur péjorative) Membre du gouvernement qui n’a ni pouvoir, ni personnalité. “Un de vos ministrions brille ces derniers temps par un zèle irritant. Il cherche vraiment à plaire au Prince celui-là” (*Le Messenger Popoli*, n° 721, 2002: 4);
- *Feuilles de choux*: l’expression désigne la “presse privée”, avec mépris;
- *Le triangle équilatéral*: expression régulièrement employée au Cameroun au plus fort de la crise socio-politique; elle faisait allusion au “combat entre trois tribus: les Bamiléké, les Bétés et les ressortissants du grand Nord”, trois tribus qui auraient le monopole des activités économiques et politiques. “Le triangle équilatéral est à l’origine des mots qui minent le pays”; “la censure est une culture hautement symbolique dans le triangle équilatéral” (*Challenge Hebdo*, Hors série n° 001, 1991: 3);
- *Mangeoire nationale*: ensemble des richesses nationales utilisées outrageusement par un groupe d’individus comme leur propriété privée, lequel pour se faire abusent de la confiance du peuple;
- *Budgétivore*: celui qui consomme avec un rythme accéléré le budget mis à sa disposition. “Nos ministres budgétivores...” (*Challenge Hebdo*, n° 0037, 1991: 3);
- *Chambre enregistreuse*: Assemblée nationale. “La chambre enregistreuse a encore laissé passer le projet de loi du parti-État-R.D.P.C” (*Challenge Hebdo*, n° 0042, 1991: 2);
- *Gros poissons*: 1. Pilleurs des fonds publics qui ne sont pas poursuivis par la justice. 2. Individus au-dessus de la loi. “Vos gros poissons sillonnent les campagnes avec de grosses cylindrées” (*Le Messenger*, n° 225, 1991: 5);

- *École nationale de la néo-colonisation*: École Nationale de l'Administration et de la Magistrature (*Challenge Hebdo*, n° 0042, 1991: 10);
- *Fédéral*: (métonymie) carburant frelaté, de mauvaise qualité en provenance de la République Fédérale du Nigéria;
- *Fédéraliser*: (de fédéral) incendier à l'aide de "fédéral". "Certains de mes fans voulaient fédéraliser ma R. 25" (*Challenge Hebdo*, n° 001, 1991: 5).

2.2 LE MÉSOLECTAL

Le français mésolectal, quant à lui, est celui de la classe moyenne lettrée. Au niveau de ses réalisations morphosyntaxiques et énonciatives, on ressent des particularismes, ces phénomènes non attestés en français central.

- *Ma femme a accouché un garçon*: d'un garçon;
- *J'ai voté le R.D.P.C*: pour le R.D.P.C;
- *Je vais le voir urgemment*: de toute urgence ou d'urgence;
- *Il va me sentir là là là*, etc.: là là ou là là là= sur le champ;
- *Je suis dans zéro*: je suis complètement démun;
- *Il crâne même dans quoi*: il crâne sans valeur réelle;
- *Faire recours à*: avoir recours à;
- *On se maîtrise*: on se connaît assez bien;
- *J'ai des long bras*: j'ai plusieurs relations dans les hautes sphères de l'État (*Challenge Hebdo*, n° 0037, 1991: 14);
- *Il est très frais*: élégant, bien habillé;
- *Un gibier*: personne naïve qu'on trompe ou qu'on exploite facilement.

2.3. LE BASILECTAL

Enfin, le basilectal est la variante la moins linguistiquement structurée. Il participe du français fortement vernacularisé. Le français basilectal concentre des écarts phonétiques, surtout morphosyntaxiques et lexicosémantiques.

- *Il était tellement un genre que*: il avait l'air bizarre;

- *Qui me prend pour te faire*: j'aimerais être à ta place dans une telle situation (généralement heureuse);
- *Pour moi quoi là sur ça*: cela ne me concerne pas;
- *Ça sort comme ça sort*: advienne que pourra;
- *Tu es même comment?*: quel genre d'homme (de femme) es-tu?;
- *C'est comment non!:* (selon la situation de communication) comment ça va? ou qu'est-ce qu'il y a? (avec colère);
- *On est ensemble*: expression signifiant "au revoir";
- *Taper la bouche*: balbutier, bredouiller;
- *Taper les mains*: supplier;
- *Manger quelqu'un*: le tuer par vampirisme ou par d'autres sortilèges;
- *À quelle heure!*: trop tard! (avec raillerie);
- *Tu parles même quoi*: qu'est-ce que tu racontes;
- *Être à terre*: avoir des problèmes pécuniaires. "Je ne couche pas avec lui, dit une serveuse de bar, c'est mon asso; quand je suis à terre, il me lance" (Je n'entretiens pas de relations sexuelles avec lui, c'est mon associé (ami ou complice), quand je suis fauchée, il me dépanne);
- *Pour moi quoi, je finis avec lui aujourd'hui*: Moi, je n'ai rien à perdre, je règle son compte aujourd'hui;
- *On va faire comment*: formule de résignation. Je n'y peux rien; je n'ai pas de choix;
- *La bougna*: vraisemblablement, ce terme serait une altération de "bagnole". Voiture, automobile. "Mon père a acheté une nouvelle bougna";
- *Feymania*: du pidgin-english. Escroquerie de professionnels;
- *Feyman*: escroc, membre de la feymania. "Qu'est-ce qui me dit que vous n'êtes pas un feyman?" (*Le Messenger Popoli*, n° 758, 2003: 8);
- *Fey*: du pidgin-english. Escroquer. "On l'a fey l'autre jour du retour de Paris" (*Le Messenger Popoli*, n° 758, 2003: 8);
- *Un sabitou*: (qui sait tout) pseudo mot-valise qui condense un mot Pidgin-english (sabi=savoir) et un mot français "tout" avec ablation du /t/ final;
- *Attacher le cœur*: être cogurageux. "Chef voilà ta bière, attache le cœur et prend" (*Le Messenger Popoli*, n° 721, 2002: 2);
- *Être en haut*: être heureux. "Hé! L'idiot ne sera pas là. Je suis en haut" (*Le Messenger Popoli*, n° 721, 2002: 9); "être en haut" se dit dans

toute situation avantageuse: quand on a reçu une bière, de l'argent, quand un parent ou un ami a été nommé à un poste de responsabilité, etc.;

- *Foirage*: pauvreté. “Le chômage est la mère du foirage” (*Le Messenger Popoli*, n° 758, 2003: 3);
- *Être quelqu'un ici dehors*: être un homme respectable et respecté dans la société. “Non monsieur Mossi vous êtes quelqu'un ici dehors” (*Le Messenger Popoli*, n° 758, 2003: 2);
- *Manger la vie*: (loc.) jouer la vie, se donner du plaisir tout le temps. “Cet homme qui ronfle ici dans le cercueil a passé tout son temps à manger la vie” (*Le Messenger Popoli*, n° 758, 2003: 7);
- *Ngatta*: (du pidgin-english) prison. “Il a purgé deux ans de ngatta” (*Le Messenger Popoli*, n° 758, 2003: 12); “elle tâte la paille fraîche du ngatta en ce moment” (*Le Messenger Popoli*, n° 758, 2003: 8);
- *Katika*: (du pidgin-english) gérant d'une salle de jeux où d'un vidéo club. “À quelque 300 mètres de chez Ernest, se trouve le vidéo club où Mesmer Tekam officie comme Katika” (*La Nouvelle Expression*, n° 1781, 2006: 6);
- *Cirer les airs*: crâner. “Cette fille aime beaucoup cirer les airs” (100% Jeune, n° 123, 2006: 9);
- *Avant la fille-ci était ndjanga ndjanga* (de mandjanga= sorte de petites écrevisses fumées), maintenant elle est déjà dombolo (adj.) plein: avant la fille-ci était très mince (sèche), maintenant elle a grossi.

Il faut voir dans ces dérives énonciatives la tendance à la fonctionnalisation de la langue française, c'est-à-dire cet effort d'adaptation du français à la seule fonction de communication par affranchissement des contraintes grammaticales.

Par ailleurs, à ce niveau basilectal, les expressions hypocoristiques foisonnent. Elles sont toutes des interpellatifs: (*mon*) *grand*, *tonton*, *voisin*, *mon beau*, *beau-frère*, *coach*, *chef*, *chérif*, *meilleur*, *la mère*, *le père* (variante: *mon père*) *asso* ou *ass* (associé), *complice*, *membre* (à l'origine, “membre” désigne le coéquipier, celui qui fait parti d'une équipe de football; il est devenu synonyme de complice, d'associé).

Enfin, les campus universitaires sont de véritables melting-pots linguistiques: l'acrolectal y côtoie le mésolectal et même le basilectal par mimétisme, sans oublier que les étudiants ont eux-mêmes déjà leur

jargon à valeur crypto-ludique (Fosso, 1999): *vagine* (voisine); *epsivore* (petite amie d'étudiant qui lui fait dépenser sa bourse, appelée *epsi*, pour ses besoins féminins); etc., Ici l'étudiant a toujours le beau rôle: *conjugueur* (beau parleur); *rythmeur* (compagnon); *chérif*, *sponsor* (responsabilité d'amant); réactif (fonction du mâle); l'étudiante, en revanche, est victime des termes misogynes: *distribuline*, *toxine*, *guêpe*, etc.

Ces audaces langagières prennent parfois des allures trilingues appelées "camfranglais" dans les Universités, mais aussi dans les Lycées et Collèges:

- *Mon pacho a chiche de me give les mbourous* (argent);
- *How bindi* (petit en éwondo), *tu mimba que j'ai de l'argent?*
- *Mon pater est allé au boulot avec sa nouvelle bougna* (voiture);
- *Hein, j'allais wash* (sécher) *le cours de maths. Tu sais comment je suis weak;*
- *J'ai tanné la ngo* (fille) *que tu see* (j'ai eu des rapports sexuels avec la fille que tu vois);
- *Cette ngo m'a tété l'autre day* (éconduire, repousser les avances galantes);
- *Comment tu es go sans me call alors que je te waitais.*

Mais quel est le sens de ce "bilinguisme syntaxique" (franglais ou camfranglais)? Cette interrogation ne manque pas de pertinence quand on sait que le bilinguisme camerounais lui-même est déjà un bilinguisme formel à fonctionnement diglossique.

Formel parce qu'il ne répond pas à la lettre à la définition qu'en donne F. Grosjean:

Le bilinguisme, dit-il, est l'utilisation régulière de deux (ou plusieurs) langues, et le bilingue est la personne qui se sert régulièrement de deux langues dans la vie de tous les jours. Est bilingue, à mon sens, la personne qui doit communiquer avec le monde environnant par

l'intermédiaire de deux langues et non celle qui a un certain degré de maîtrise (quel qu'il soit) dans les mêmes langues.

(Cité par Boulanger, 1996: 59)

Le bilingue camerounais ne communique pas “avec le monde environnant par l'intermédiaire de deux langues; il ne se sert [pas] régulièrement de deux langues dans la vie de tous les jours” (ibid?), d'abord à cause du déséquilibre démographique entre les Francophones et les Anglophones. À l'échelle nationale en effet, le volume énonciatif du français connaît un éventail d'usage large (80% de Camerounais sont francophones) au contraire de l'anglais retranché dans un éventail restreint (20% de Camerounais sont anglophones). Ensuite, pour des raisons d'intégration administrative et sociale, en effet, l'Anglophone a intérêt à être plus bilingue que le Francophone; et il y a plus de probabilité de voir un Camerounais anglophone répondre en français, même approximatif, à un Camerounais francophone que l'inverse. Il est pratiquement contraint car il peut être appelé, s'il est fonctionnaire, à travailler dans huit des dix provinces que compte le Cameroun¹. Mais, si le volume énonciatif du français est plus important, cela ne lui conférerait nullement quelque prestige particulier, selon la Constitution camerounaise, l'anglais et le français étant équitablement langues officielles.

À cause de cette population linguistique francophone importante et du comportement linguistique du fonctionnaire anglophone, on peut affirmer que le français, par la force des choses, est tout naturellement dominant (emplois officiels, public, etc.) et l'anglais dominé. Les efforts des journalistes qui font le journal bilingue à la C.R.T.V (Cameroon Radio and Television) en commençant indifféremment par l'anglais ou le français ne change rien à cette vérité de fait. Certes, le français et l'anglais, avons-nous dit, sont toutes deux langues officielles, ce qui explique qu'il n'y ait pas de répartition de fonctions entre elles au sein des réseaux de communication sociale comme dans une situation diglossique véritable où la domination d'une des langues peut lui conférer un prestige supérieur, valorisant. Mais “le conflit, aigu ou latent”, comme dit G. Kremnitz (1981), qui anime le diglossique, toujours

1 Huit provinces francophones contre deux provinces anglophones.

antagonique et glottophagique, est bien au cœur du bilinguisme camerounais. Il est même inévitable lorsque deux langues différenciées cohabitent dans une même organisation étatique; et comme c'est le cas au Cameroun, l'une des langues –le français– présente sur l'autre un avantage non en droit mais en fait. C'est cet avantage “en fait” qui explique la substitution fonctionnelle du français à l'anglais chez les Anglophones natifs travaillant en zones francophone.

En réalité, en dehors des fonctionnaires qui brandissent l'avantage de la maîtrise des deux langues, le conflit linguistique, et donc culturel, est généralement observé au Cameroun. Le sujet anglophone a tendance à revendiquer l'égalité pour son propre groupe linguistique, ce qui crée des conflits dans les grandes villes comme Yaoundé, Douala, Bafoussam où on entend volontiers: “espèce de Bamenda” (chef-lieu de l'une des deux provinces anglophones); l'expression, loin d'identifier uniquement l'origine géographique du destinataire, vise surtout à le discréditer, à le ravalier au rang de rustre, de personnage sans raffinement, naïf et niais.

Dans les Campus universitaires du Cameroun, on entend également l'expression provocatrice: “le resto a ouvert”, raillerie malveillante d'étudiants francophones lancée aux étudiants anglophones; du côté anglophone, c'est la même psychologie de mépris et de fronde envers les francophones, taxés de “frogs” (grenouille). De même, le refus pour un conférencier anglophone de parler le français qu'il maîtrise devant un public de francophone; le refus anglophone de voir harmoniser les programmes d'enseignement et les systèmes d'évaluation dans les Lycées et Universités francophones; l'indépendance prononcée des journalistes anglophones dans le traitement des informations politiques délicates; les tendances sécessionnistes anglophones et les revendications de certains postes politiques prestigieux, témoignent à suffisance qu'au Cameroun, le conflit linguistique et culturel n'est pas une figure de style.

En tout cas, disons d'abord que le camfranglais est pour les jeunes camerounais une manière à eux de vivre le bilinguisme camerounais en affichant joyeusement le “franglais” et en y imprimant une marque locale particulière: “le camfranglais”.

Ensuite, “le camfranglais” serait également le pâle reflet d'un conflit linguistique et culturel au Cameroun, “camfranglais” qui donne

à voir mimétiquement le télescopage comique des mots anglais, français et même camerounais dans la même syntaxe phrastique.

Et comme le phénomène camfranglais est une création de francophones, le français y est tout naturellement dominant; car c'est bien la phrase française qui devient l'espace des occurrences de quelques vocables anglais et camerounais. C'est également le système français qui est à l'œuvre dans la syntaxe et les flexions grammaticale ("je t'attendais"). Peut-on défier le conservatisme idéaliste en gagnant la bataille prospective de la codification, de la stabilisation, de la normalisation de la variation linguistique?

Le communisme linguistique est un idéalisme. Hors des frontières hexagonales, le français est en contact ou aux prises avec d'autres langues. Tout espace social est généralement multilingue et polyphonique. On comprend donc que dans une communauté linguistique, "groupe qui partage les mêmes jugements de valeur sur la langue" (Labov, 1976), il n'y ait pas d'unanimité autour des normes relatives à l'usage approprié du français.

La hiérarchisation du français au Cameroun, qui suppose le rejet de certaines variétés, est commode, mais purement théorique et inopérante, l'alternance codique étant dans tous les rapports d'échange. Les situations de communication favorisent constamment l'interférence des variétés et des registres. Les Camerounais s'appliquent partout, hormis dans les espaces institutionnels, pédagogique et administratif passablement épargnés, à la pratique des normes endogènes, parfois inconsciemment, à cet usage "sauvage" et ouvert du français. "Sauvage" parce qu'on ne voit pas toujours les règles grammaticales qui le valident; "ouvert" parce que la création lexicale est libre et les interférences, sémantiques et syntaxiques, infinies.

En somme, il faut l'avouer, il existe bien cette cohabitation du français normatif et du français libre et vernacularisé. Et dans le paradigme des variétés hors les murs, on observe un mode d'élaboration absolument appréciable qui pourrait bien justifier l'appellation "norme endogène". Cette situation est absolument normale pour J.-P. Makouta Mboukou et P. Dumont. Car:

Il ne faut pas que les Négro-Africains subissent simplement une langue qui leur est totalement étrangère, qu'ils ne soient plus de simples ou de

mauvais consommateurs de la langue française, mais qu'ils la recréent pour la rendre accessible à leur mode de vie et à leur manière de penser.
(Makouta Mboukou, 1973: 165)

De même, Dumont est d'avis qu'il faut protester contre l'absolutisation de la langue française: "Réduire la norme du français à sa dimension hexagonale, dit-il, c'est la rendre totalement inapte à l'expression identitaire de chacun, c'est donc la condamner à très court terme à n'être qu'une langue parlée par un relativement petit nombre de locuteurs" (1992: 90). Tant que le français restera une langue de communication, il faudra accepter sa pluralité interne, cette multiplicité qui forge sa vitalité et la présente comme langue de grande communication.

Le pari du conservatisme linguistique est d'autant plus difficile que le français endogène est revendiqué, surtout au Cameroun: à travers la langue française, les élèves et étudiants posent leur différence et l'assument. Il est vrai qu'ils souhaitent qu'elle ne supplante pas la norme scolaire dans les salles de cours; mais sait-on jamais, ils pourraient bien à un autre moment prospectif les revendiquer comme normes scolaires. Il n'y a qu'à voir comment, dans la cour de récréation ou dans les campus universitaires, ils affichent de l'assurance et du bonheur à parler le "camfranglais" par exemple. Du côté du corps enseignant en général, c'est le laxisme et la permissivité contagieux. Imaginez un professeur d'Université qui, pour égayer son auditoire en amphithéâtre lance spontanément: "c'est mauvais!" pour dire "c'est grave!" ou "la situation est critique", ou encore cet autre qui répond à son collègue par "on va faire comment!", tour proprement endogène lorsqu'on veut marquer son impuissance devant une situation ou lorsque, résigné, on conclut un propos. Quant un professeur d'Université verse dans l'argot estudiantin, cela s'appelle "la tolérance", celle qui peut faire le lit des revendications dans le sens de la valorisation et de la standardisation de cet argot.

En tout cas, pour les pouvoirs publics camerounais, la langue française, garante de l'unité nationale, acquis culturel apte à exprimer l'identité culturelle nationale authentique, ne saurait être la forme vernacularisée, mais le niveau prestigieux des grammaires et des dictionnaires. Or sa dégradation aujourd'hui est évidente. Mendo Zé a recensé les principales causes: assaut des anglicismes et américanismes; méconnaissance des normes; influence néfaste des médias; détérioration

des conditions d'apprentissage; manque d'un environnement socioculturel propice à l'apprentissage du français; défaillance des stratégies didactiques du français, etc. Les conservateurs doivent s'atteler à une véritable politique d'amélioration de la qualité du français tout en étant conscient qu'il est "utopique de penser que le même français sera parlé et écrit par tous en raison de la diversité des hommes et des peuples composant l'espace francophone" (Mendo Zé, 1990: 24), diversité de nos milieux hétéro-linguistiques et multi-ethniques. Mendo Zé est catégorique: "ces différences ne sauraient exclure l'existence d'une langue standard commune à tous les locuteurs du français et qui devrait constituer la norme dans laquelle tous les locuteurs francophones se reconnaîtraient quels que soient leur niveau et leur situation" (id.: 26-27). Pour lui, le défi est dans la préoccupation des conditions de l'apprentissage et de la nécessité de la maîtrise des usages normatifs, sans honte ni complexe. Ce défi est un défi commun, donc francophone. Du reste, des initiatives francophones encourageantes sont signalées: l'Agence de la francophonie qui devra compléter la mise en place des offices des langues nationales dans un grand nombre de pays francophones, poursuivre la création et le suivi d'un réseau international des télévisions en langue française². Elle "s'apprête à mettre en réseaux huit centre africains d'enseignement du français langue étrangère" (id.: 25). Il importe également d'envisager la récréation des bibliothèques publiques dans les pays francophones du Sud pour encourager la lecture comme moyen appréciable de l'apprentissage de la langue.

Si d'un côté il est utile de réaffirmer l'option pour une langue française correcte, de contrecarrer les facteurs socio-médiatiques de propagation du mauvais français, de prendre des mesures énergiques contre la diffusion en milieu scolaire et universitaire du "camfranglais" (id.: 129-131) et autres jargons; d'un autre côté, ceux qui revendiquent les particularismes lexico-sémantiques et grammaticaux, les localismes de toutes sortes, peuvent-ils jamais soutenir une "norme" endogène solide? Pour beaucoup, il faut commencer par l'amorce d'une transformation prudente et éclairée de l'acception de norme endogène dans les manuels scolaires, les projets dictionnaires, la pratique pédagogique et en essayant par exemple d'intégrer des tours endogènes proscrits par la

² TV5 s'impose dans plus d'une centaine de pays.

purisme, mais consacrés par l'usage quotidien. Pour ne citer qu'un exemple prosodématique, on constate que de par son caractère prescriptif, le souci normatif tend à s'en tenir à une prononciation dite standard qui ne reflète pas les réalités phonologiques des différentes expériences quotidiennes. La prononciation standard telle qu'elle est attestée par les dictionnaires et les ouvrages spécialisés est un idéal, les particularités régionales étant phonologiquement têtues.

En fait, la norme ne correspond que très imparfaitement aux pratiques effectives de la langue. Ce que le professeur enseigne à ses élèves est une demi-abstraction plus unifiée certes, mais lacunaire. Il y a certes des avantages pédagogiques à enseigner le français normalisé parce qu'il est plus régulier, plus homogène et partant plus simple à assimiler (Besse, 1976: 28-29), mais le plus urgent pour certains est de revoir les prescriptions normativistes en cessant de les considérer comme un absolu, ce qui suppose, dans des manuels scolaires et la pratique pédagogique, la révision du manichéisme linguistique d'après lequel un énoncé ne peut être que vrai ou faux, français ou non. D'après eux, on devra enseigner que tout acte de langage ou de parole n'est pas uniquement tributaire de la qualification référentielle, mais aussi et surtout des circonstances et des conditions de sa prolifération, et que bien parler signifie également "transmettre des messages clairement, d'une manière économique, au moyen de tours appropriés aux diverse situations qui composent notre vie quotidienne" (Wagner, 1969: 169).

Comment réussir à convaincre les décideurs de cette nouvelle approche qui vise à éviter que le français ne soit qu'une langue de culture, une langue morte en somme, et non une langue de communication? D'autres approches envisagent une solution intermédiaire: standardiser une langue maternelle et lui assigner une place à côté du français non pour reléguer celui-ci à la complémentarité fonctionnelle, mais pour mieux maîtriser ses structures. C'est dans cette même perspective qu'un groupe de chercheurs du Département des Langues Africaines et Linguistique de l'Université de Yaoundé I, regroupé dans PROPELCA³, travaille activement depuis quelques années sous la direction de Maurice Tadadjeu. PROPELCA propose une méthode pour enseigner les langues nationales et améliorer l'enseignement du

3 Projet de recherche Opérationnelle pour l'enseignement des Langues au Cameroun.

français. Il n'est pas question pour lui de donner au Camerounais une troisième langue officielle, mais de l'amener à parler et à écrire correctement sa langue maternelle ou une langue nationale, à penser dans cette langue. Certes le gouvernement camerounais ne s'est jamais opposé à la valorisation des langues nationales, à leur inscription dans les programmes scolaires (cf. MINÉDUC, 1994), mais il n'a jamais rien fait de concret.

En réalité, "celui qui n'a pas appris à raisonner sur la parfaite ordonnance des schèmes structuraux de la langue maternelle ne saura jamais analyser l'organisation syntaxique de la langue étrangère" (Makouta Mboukou, 1973: 93). Cette conviction est également partagée par Sauvage dont Makouta Mboukou cite la communication donnée à la 4^e Biennale de la langue française à Menton, en 1970: "La possession parfaite de la langue maternelle, déclare-t-il, constitue un point de départ sérieux pour une bonne acquisition d'une deuxième langue, voir d'une troisième" (ibid.). Et Makouta Mboukou d'extrapoler:

L'absence de maîtrise de sa langue maternelle est un obstacle sérieux à l'acquisition d'une langue étrangère. La colonisation et l'Afrique noire indépendante, où plutôt l'ont négligé. Les langues négro-africaines que les jeunes Africains parlent, par habitude, sans en avoir appris et maîtriser les règles, envahissent aujourd'hui les structures phonétiques, grammaticales et sémantiques de la langue française, et les font éclater comme du verre. (Ibid.)

EN GUISE DE CONCLUSION

En définitive, le français langue officielle au Cameroun est celui qu'imposent les grammaires et les dictionnaires, celui de toutes les institutions scolaire, universitaire, juridique, politique, économique et idéologique. C'est le français standard, le seul dans lequel le Camerounais est appelé à se reconnaître et à s'identifier officiellement et en priorité. Mais son appropriation se fait par un locuteur qui ne se reconnaît pas dans la culture dont ce français est porteur; forcément ce locuteur ressent un instrument étranger qu'il doit remodeler pour pouvoir nommer son environnement et dire sa différence. Conséquence,

il va développer un français endogène que certain, par réflexe identitaire, n'hésitent pas à revendiquer et à faire de sa normalisation un défi.

Mais pour l'État, il n'est pas question de légitimer d'autres normes que la norme centrale. Pourtant, malgré leur disqualification, les registres endogènes colorent puissamment les discours des responsables politiques, des médias, etc., d'autant plus inévitablement que les langues maternelles camerounaises, parlées empiriquement favorisent toutes sortes d'interférences qui affectent de façon préjudiciable l'ensemble du système français, à telle enseigne qu'on pourrait se demander combien parmi les 17% environ de puristes que certains ont pu estimer, parlent véritablement le français standard.

En donnant ainsi au français un statut qui l'intègre totalement dans le patrimoine culturel camerounais, en choisissant la variété la plus prestigieuse –la norme standard– qu'il légitime au détriment des autres normes, hors la loi, têtues et généralisées, qu'il tente désespérément de neutraliser ou d'enrayer, en restant enfin théorique vis-à-vis des langues nationales, l'État camerounais se joue à lui-même un psychodrame pour dissimuler ses contradictions, celles d'une nation d'environ 280 à 300 unités-langues, mais dont les valeurs culturelles, riches et variées, sont exprimées au monde, paradoxalement, par une langue seconde ou étrangère –la langue française– qui lui assure certainement la cohésion sociale en neutralisant l'autochtonie linguistique.

Il faut reconnaître avec Dumont qu'il existe un "français polymorphe et franco-polyphonique se développant pour ainsi dire naturellement, c'est-à-dire en dehors des institutions scolaires..." (1992: 174-175). Nous disons qu'il faut lui accorder quelque crédit. Ce n'est pas, comme on l'a vu, un phénomène linguistique banal, mais réinvention perpétuelle, matière où s'exerce l'activité transfiguratrice d'un usager libre, modificateur de la langue dans les limites des potentialités de la langue et de ses "règles de bonne formation": on emprunte ce qui manque pour nommer une nouveauté, on multiplie les dérivés, les néologismes terminologiques etc.

La responsabilité du linguiste dont les recherches sont généralement sous-tendues par une idéologie descriptive, et donc coupées de toute utilité sociale, est engagée. Il doit prendre conscience des implications socio-politiques de ses travaux, travailler parallèlement à influencer l'opinion publique et veiller à une éventuelle codification des changements linguistiques. En ce qui nous concerne, disons pour

mettre d'accord puristes et partisans des normes endogènes qu'il faut être attentif à la dynamique interne des évolutions du français pour mieux gérer la normalisation de la variation linguistique tout en préservant le capital standard originel et stabilisé.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BESSE, HENRI (1976) "La norme, les registres et l'apprentissage", *Le français dans le monde*, 121, Paris: Hachette/Larousse, 24-29.
- BICKERTON, DEREK (1975) *Dynamic of a Creole System*, Cambridg: Cambridge University Press.
- DUMONT, PIERRE (1992) *La francophonie par les textes*, Paris, EDICEF.
- FOSSO (1999) "Créativité lexicale sur le campus universitaire de Yaoundé I: Étude du champ lexical de la sexualité", *Le Français en Afrique. Revue du Réseau des Observatoires du Français contemporain en Afrique*, 13, Paris: Didier Érudition, 47-57.
- GUIRAUD, PIERRE (1965) *Le français populaire*, Paris: P.U.F.
- KREMNITZ, GEORG (1981) "Du 'bilinguisme' au 'conflit linguistique'. Cheminement de termes et de concepts", *Langages*, 61, 63-74.
- LABOV, WILLIAM (1976) *Sociolinguistique*, Paris: Minuit.
- MAKOUTA-MBOUKOU, JEAN-PIERRE (1973) *Le français en Afrique noire*, Paris, Bordas.
- MENDO ZÉ, GERVAIS (1990) *Une crise dans les crises: Le français en Afrique noire, le cas du Cameroun*, Paris: ABS.
- MINÉDUC (1994) *Programmes langue française*, 2e cycle, Yaoundé.
- NZESSÉ, LADISLAS (2004) "Le français au Cameroun: appropriation et dialectalisation. Le cas de la presse écrite", *Le Français en Afrique. Revue du Réseau des Observatoires du Français contemporain en Afrique*, 19, Nice: CNRS, 119-128.
- WAGNER, ROBERT-LÉON & QUEMADA, BERNARD (1969), "Pour une analyse des français contemporains", *Le français dans le monde*, 69, Paris: Hachette/Larousse, 61-73.